

Janine Salces

**Élodie**  
**ombre et soleil**

roman

*Éditions Beaurepaire*



*À ma fille, Kate*



*« Rien ni personne  
N'est plus poétique  
Qu'une petite fille. »*

*« Tout le monde garde  
Quelque chose de l'enfance  
Et c'est beau. »*

*« Il n'y a pas beaucoup de gens  
Qui se trouvent moins bien  
Qu'un Gitan. »*

*Sur l'épaule de l'ange, Alexandre Romanès*

© Janine SALCES

ISBN : 978-2-35767-158-4

Dépôt légal : janvier 2013

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**J**e suis muette, mais ma voix continue de chanter dans ma tête.

Je suis muette, mais j'entends tout, je vois tout, je ne dis rien, ce qui ne m'empêche pas de penser.

Du jour où j'ai perdu ma mère.

Du jour où je l'ai trouvée toute froide sur son lit, j'ai embrassé sa joue, on aurait dit un paquet de sable, une motte de terre, ça m'a fait un drôle d'effet, inerte, c'est ça « inerte » ?

Du jour où je l'ai vue enveloppée d'un drap blanc, posée au fond d'une caisse de bois verni.

Du jour où, sous mes yeux, des hommes ont descendu cette caisse au fond d'un trou.

Les mots sont restés collés, agglutinés dans ma gorge, sans pouvoir sortir.

Des larmes coulaient de mes yeux sans bruit, je pleurais sans un cri, sans un sanglot.

Je suis devenue plus silencieuse qu'une pierre.

Au cimetière, j'ai pris la main de mon grand-père, je m'y suis agrippée.

« Pauvre petite », disait-il, ou « pauvres petites », car il devait s'adresser autant à moi qu'à ma mère.

« Si jeune, la pauvre ! » disaient les femmes, ma mère ou moi, les deux sans doute.

« Elle n'avait pas trente ans, et cette enfant qu'elle laisse, elle a bientôt huit ans », disait le grand-père.

J'habite la maison de mon grand-père, une vieille maison de pierres noires au bout du village.

D'un côté, un étang très grand, très beau, ombragé, où mon grand-père va pêcher, l'après-midi, le soir tard. Je l'accompagne à chaque fois.

De l'autre côté, un terrain vague, très vaste, où viennent séjourner ceux qu'on appelle « les gens du voyage » avec leurs roulottes, leurs caravanes. Ils viennent quelque temps et puis s'en vont.

Je ne vais plus à l'école depuis que j'ai perdu la voix.

« Élodie, ça ne va pas durer comme ça, m'a dit mon grand-père. À la rentrée des grandes vacances, que tu parles ou non, tu reviens à l'école. »

Je lui ai adressé un mince sourire.

Je suis enfermée dans ma tour, personne n'y entre, mais moi, j'ai accès au monde des autres... Ils parlent, ils parlent tous à tort et à travers.

« Élodie, veux-tu que j'allume la télé ? » me demande mon grand-père.

Il ne sait que faire pour me faire plaisir.

Je fais non de la tête et je regarde par la fenêtre qui donne sur le terrain vague. Les gens du voyage commencent à arriver.